

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	21 (1883)
Heft:	1
Artikel:	Coumeint quiet po aqchenâ cauquon, faut étrè su dè se n'afférè et ne pas étrè ein fauta
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-187554

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ton absence a ruiné mon sort;
 Avec ce dernier sou qui tombe
 J'entends sonner mon glas de mort.
 Fatal oracle que j'abhorre,
 Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
 « A tes pieds tomberont encore,
 « Mais c'est pour la dernière fois.
 « La voix des procureurs résonne ;
 « Plus pâle que le pâle automne,
 « Tu t'inclines vers le tombeau.
 « Ta rondeur s'est évanouie,
 « Tu vas expirer d'anémie
 « Avant les chants du renouveau !

— Et je meurs ! de leur cupide haleine
 M'ont séché les durs créanciers,
 Et sur mon sein, frayeur soudaine,
 J'ai vu se pencher les huissiers.
 Tombe, tombe ! gloire éphémère !
 Gros goussets, plaignez mon destin ;
 Les temps sont durs, l'heure est amère,
 Les notes ont sucé mon sein !...

Pourtant, dans ma bourse éplorée,
 Si quelque rente inespérée
 Venait s'égarter cette nuit,
 Eveille par ce joyeux bruit
 Ma gloire un instant redorée... »

Il dit, se meurt, et sans retour :
 La dernière note qui tombe
 A signalé son dernier jour.
 Près d'ici l'on creusa sa tombe,
 Car la rente, hélas, ne vint pas
 Trouver la bourse désolée ;
 Et l'huissier noir de la vallée
 Troubla seul du bruit de ses pas
 Le logis de l'inconsolée.

Epilogue :

O vous ! qui sans égard aux mœurs, à l'amitié,
 Lancez dans le public vos notes sans pitié,
 Songez-vous au danger, à la noirceur amère
 Qu'il y a de faire ainsi de la peine à son frère !

Janvier.

UN ANCIEN BELLETTRENIEN.

On nous écrit du district de Payerne :

Monsieur,

Voici une petite farce, parfaitement authentique, qui ne manque pas d'originalité. Vous savez sans doute ce qui, dans la campagne, s'appelle « betzoter » ; c'est détourner, au préjudice de ses parents, une certaine quantité de blé ou de toute autre chose ; enfin, pour le cas dont il s'agit, c'était du froment qu'un fils « betzotait » à son père, et qu'il voulait vendre dans le but de se faire de l'argent pour la prochaine fête. Mais il fallait descendre avec le sac, depuis le grenier qui se trouvait sous les combles, et le père demeurant au premier étage, il y avait à craindre de le rencontrer dans l'escalier... En telle occurrence, que lui dire ?...

Un idée vint au jeune homme. Il se charge le sac sur l'épaule et descend la première rampe à reculons, c'est-à-dire dans la position de quelqu'un qui monte. Grand bien lui en prit d'avoir recours à ce stratagème, car il ne tarda pas à rencontrer son père, qui lui demande impérieusement ce qu'il faisait là avec ce sac.

Le fils répond avec calme que c'est son ami et

voisin François qui le « betzote » à son père, et qui l'a chargé de le cacher dans leur galetas.

Le père, furieux, et ne voulant pas jouer le rôle d'un receleur, lui dit : « Hâte-toi de reporter ce sac où tu l'as pris, je ne veux pas de ce commerce chez moi !... »

Et le fils de descendre rapidement avec son sac « betzoté » sur le dos.

Coumeint quiet po aqchenâ cauquon, faut étrè su dè se n'affrè et ne pas étrè ein fauta.

Vo sédè que l'est qu'on messeilli ? L'est tot bounameint on espèce dè gapión po la campagne, que dâi tsouyi que nion n'aulé à la marauda, et que gadzè cllião que l'accrotsè à robâ dein lè pliantadzo, et à dépelhi lè z'abro dè lão fruta. Lâi a assebin dè cllião gapións po garda lo bou contrè lè z'amateu dâo bou dè louna, et dâi z'autro po gardâ lè vagnès, kâ y'a tant dè dzeins qu'ont petita concheince, que lè faut veilli tot coumeint lè vatsès découté on tsamp dè tréfle, ào lè tchivrè à coté d'on carreau dè tchoux. Et pi y'a lè z'einfants qu'ont lo diablio po grimpâ su lè pérâi, lè pomâi, lè ceresi, lè proumâi et lè premiolâi, ào bin po lão z'acoulhi dâi pierrâs et dâi bâtons contrè, po cein que trâovont adé meillâo lo fruit ài z'autrè dzeins què lo leu, et dépeliéront tot se n'aviont pas cousin dâo messeilli. Et po lè vagnès, l'est onco bin pi, lè resins sont tant bons ! L'est po cein que dein lo vagnoublio l'ein faut dein lo temps dè la veneindze, et lão diont dâi « gardè-vagnès ». Quand sont dâi bravès dzeins, va bin, lè vagnolans pâovont étrè tranquillo ; mà s'ein pâo trovâ que ne voudré pas cauchenâ, coumeint y'ein a z'u ion à stâô derrâires veneindzès ; mà qu'a bintout z'u se n'affrè.

On citoyein que sè promenâvè ein sédieint la route, dein ion dâi bons partsets dè La Coûta, guegnivè ion dè cllião gardes que seimblâvè férè dâo miquemaque, que pequetâvè dâi grans decé, delé ; que s'arrêtâvè vai lè ballès grougnès, et quand vayâi 'na balla rappâ, lâi rongnivè la quiua avoué l'ongllie dâo pâodzo et la fourrâvè dein sa catsetta, per dézo sa roulière. Lo citoyein que cein ve se peinsâ : atteinds ! tè vu férè 'na farça, et l'eintrè dein onna vegne, sè met à férè état dè maraudâ dâo resins, et d'ein reimpliâ sè fatès, ein sè léveint à tot momeint po étrè vu dâo garde. Quand lo garde lo vâi, ye tracè après, l'einsurtè et lâi vâo férè reindrè lè resins ; mà l'autro refusè et lo garde lâi fâ : Ao nom dè la loi, vo z'allâ veni avoué mé tsi lo syndiquo.

— Allein ! se repond lo citoyein, et ye vont. Arreva tsi lo syndiquo, lo garde fâ son rappoo, et dit que l'a arretâ cé individu que robâvè dâi resins, que mémameint l'ein a per dedein sè z'haillons, que n'ia qu'a vairè lè boussès que font.

— Eh bin vouedi voulrè catsettès, se lâi fâ lo syndiquo après l'avâi condanâ et l'avâi bin bramâ.

— Ye vu bin, monsu lo syndiquo, se repond ; ma devant, fédè vouedi cllião ào garde, et voudré la minnès après.

Ma fâi lo garde coumeinçâ à étrè eimbétâ, à veni rodzo et à grulâ dein se tsaussès, kâ du sailli su la trablia ào syndiquo tot cein que l'avâi robâ, après quiet, lo citoyein soô à son tor on eimbotta dês folhiès chetsès.

— Coumeint! fâ lo syndiquo, âo garde, il'est dinsè que vo fédè votron dévâi; l'est vo que robâ et vo z'aqchenâ lè brâvès dzeins! L'est bon. Vo pâodè vo reteri; y'ein deri dou mots ein municipalità.

Et l'est dinsè que stu garde a étâ cassâ. Po l'autro, vo peinsâ bin que ne payâ pas l'ameinda, et bin lo contréro, kâ lo syndiquo alla queri duè bo-tolhîes dè vin boutsi, que l'ont fifâ lè dou.

Deux amateurs de saucisson.

Voici une manière à la fois ingénieuse et amusante de voler du saucisson.

Le fait qui s'est passé la veille de l'An, nous est ainsi raconté par le marchand de comestibles lui-même :

« J'étais dans ma boutique ; ces messieurs regardent la marchandise, puis l'un d'eux prend un grand saucisson de Bologne, entamé, le passe sous son bras et me dit : « Combien ? »... tout en feignant de fouiller dans son gousset pour me payer.

— Combien ?... il faut que je pèse, lui dis-je, je ne sais ce qu'il y en a.

— Non, non, c'est pas la peine, me répond-il ; combien, à vue de nez ?

— Mais, monsieur, je ne vends pas à vue de nez.

— Qu'est-ce que ça fait ? Voyons, au hasard ?

Alors je réfléchis un instant à ce que le saucisson pouvait peser, et je me dis : Il doit en rester de trois à quatre livres. Sur ce, je dis : Eh bien, ça fera six francs cinquante.

— Comment, six francs cinquante !... vous vous fichez de moi ?

Là-dessus, nous nous chamaillons, moi prétendant que le saucisson pesait au moins quatre livres, lui soutenant qu'il n'en pesait pas la moitié ; si bien qu'il finit par retirer le saucisson de dessous son bras et qu'il le jette sur le comptoir en disant : « Au fait, vous m'ennuyez avec votre saucisson ; tenez, je n'en veux plus du tout. Et il sort avec son ami.

Je vais pour reprendre mon saucisson et le remettre en place, et je reste ébahi en constatant qu'il avait considérablement diminué de longueur. Me doutant alors d'une filouterie, je cours vivement dans la rue et je vois mes deux gaillards qui filaient à grands pas. J'appelle un sergent de ville, je les fais arrêter, on les fouille et on trouve dans la poche de celui qui était resté derrière l'acheteur, un morceau de saucisson d'une livre et demie !

Ils règleront leur compte devant le tribunal de police.

Les affaires avant tout.

Un monsieur de Lausanne rencontre un de ses amis, la veille de l'An, et l'entraîne souper chez lui, sans avoir averti madame. En entrant, il l'introduit dans le salon et le prie d'attendre un instant. Tout à coup, l'ami entend le bruit d'une vive discussion de l'autre côté de la porte, et prête machinalement l'oreille.

— Tu as bien besoin, de m'amener ce détestable individu ! Renvoie-là ! entends-tu ?

— Vraiment, ma chère, tu es d'une grossièreté dont rien n'approche. Oh ! si mon ami V*** n'était pas là à côté, quelle volée tu recevrais !

— Alors l'ami V***, d'une voix de Stentor :

— Ne te gênes pas pour moi, je te prie ; je sais ce que c'est : les affaires avant tout.

Un fermier et un boucher venaient de conclure une affaire et se trouvaient attablés devant un appétissant civet de lièvre. Le boucher, tout en mangeant, tira de son portefeuille un billet de cent francs pour payer les moutons que le fermier lui avait vendus. Par malheur, le billet tomba dans la sauce.

Le boucher le repêcha délicatement et, le tenant entre le pouce et l'index, il le secoua légèrement pour le faire égoutter ; mais le chien du fermier, prenant ce mouvement pour une invitation, happa le billet et l'avalâ sans mâcher.

— Il me faut mon billet, s'écria le boucher stupéfait. Je vais tuer et ouvrir votre chien.

— Je vous le défends bien ; mon chien vaut plus de cent francs.

— Alors, je ne vous dois rien. Votre chien a touché pour vous.

— Mon chien n'est pas mon caissier. Et puis, dans tous les cas, où est votre reçu ?

— Ah ! c'est comme ça ! Eh bien ! nous plaiderons.

Telle est l'affaire qui sera débattue prochainement devant le tribunal, le juge de paix n'ayant pu concilier les parties.

Une dame à qui les affections nerveuses ne laissaient pas de répit, se décide à consulter un médecin homéopathe, malgré la résistance de son mari, qui n'a aucune confiance dans ce mode de traitement.

Le médecin examine, palpe, réfléchit et rédige une ordonnance.

Le mari va lui-même chercher le médicament, qu'on lui remet dans une fiole haute comme un dé à coudre. Mais, s'obstinant dans sa répugnance, il jette à terre le contenu, le remplace par de l'eau claire, et présente à sa femme ce breuvage innocent.

O merveille ! dès le soir, Madame éprouve un mieux sensible ; le lendemain elle est sur pied.

— J'en étais sûr, dit l'homéopate en venant constater cette guérison.

Voulant rabattre cette suffisance, le mari raconte avec un sourire ironique au médecin ce qu'il a fait de la potion.

— Peuh ! répond le docteur, sans se déconcerter, avez-vous rincé la fiole ?

— Je n'y ai pas songé.

— Eh bien ! voilà qui vous prouve encore mieux l'efficacité de mon remède. Un atome suffit.

Hier, deux individus dont les porte-monnaies ont reçu de graves atteintes pendant le Nouvel-An, venaient de dîner au restaurant.

— Tiens, murmure l'un d'eux en vérifiant la note, on n'a compté qu'une bouteille, et nous en avons bu deux cependant.

— Faut pas réclamer, réplique vivement l'autre, ça ferait gronder le garçon.

On demandait au prince G....

— Quelles sont les plus grandes puissances de l'Europe ?

Il répondit couramment :

— L'Angleterre, l'Allemagne, la France, la Russie... et la femme.